

Nicolas Fargues

J'étais derrière toi

roman



Extrait de la publication

J'étais derrière toi

DU MÊME AUTEUR

LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE, roman, 2000

DEMAIN SI VOUS LE VOULEZ BIEN, roman, 2001

ONE MAN SHOW, roman, 2002

RADE TERMINUS, roman, 2004

Nicolas Fargues

J'étais derrière toi

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN : 2-84682-130-5
www.pol-editeur.fr

Pour Emilia

Ero dietro di te : tu sais ce que ça veut dire, en français? Ça veut dire *J'étais derrière toi*. En fait, pendant tout le dîner, elle était assise à une table derrière la nôtre et elle a passé son temps à me regarder sans que je le sache. Et, c'est marrant, je suis en train de me rendre compte qu'en la tirant un peu par les cheveux, elle est éminemment symbolique, cette phrase. Elle pourrait signifier aussi : « Pendant tout ce temps, toutes ces années, j'étais juste derrière toi, pas très loin, et tu ne m'as pas vue. C'était l'évidence même, toi et moi, mais on se ratait à chaque fois. Maintenant, me voilà, je suis là et je compte bien te le faire savoir, la balle est dans ton camp, tu ne pourras pas dire que tu n'a pas été prévenu et te lamenter d'être passé à côté de la chance de ta vie. » Non?

C'est le serveur qui m'a apporté une petite carte à la fin du repas, avec l'addition. Tu sais, ces

bristols avec écrits dessus le nom, le logo et les coordonnées du restaurant. En Italie, je ne sais pas si tu as remarqué, mais c'est toujours très bien fait, ces trucs-là, c'est toujours imprimé proprement, avec un beau papier, une illustration raffinée, une jolie typo : c'est toujours très personnalisé, ils sont beaucoup plus attentifs que nous à ces choses-là. Au dos de la carte, il y avait écrit au stylo bille : « *Ero dietro di te – Alice* », en italien ça se prononce *Alitché*, et puis un numéro de téléphone portable, en Italie ça commence par 33 ou 34. Le serveur me l'a tendue en souriant et il a commencé à me raconter en italien ce qui s'était passé. Je faisais oui de la tête mais, en fait, je comprenais un mot sur cinq, je refusais de reconnaître que je ne comprenais pas l'italien, j'étais vexé comme un pou mais, par pur orgueil, je continuais à faire oui de la tête. C'est con, comme réaction, hein ? C'est complètement idiot, non ?

Comme il voyait bien que je ne pigeais pas, il s'est naturellement tourné vers mon père et ma belle-mère qui, eux, parlent italien, et il leur a expliqué qu'il y avait une fille à la table derrière la nôtre qui avait tenu absolument à me remettre son numéro de téléphone. Ça le faisait marrer, le serveur, il souriait, il souriait ! Pas un sourire moqueur ou blasé, pas du tout. Au contraire, un sourire, je dirais, de timidité, de timidité émue, stupéfaite. Enthousiaste et stupéfaite, voilà. Il rougissait

presque, tellement il était gêné de sourire et tellement il trouvait ça à la fois gonflé et romantique, de la part de cette fille, de m'avoir laissé cash son numéro de téléphone. Ben oui, c'est quand même le genre de situation que tu ne retrouves qu'au cinoche ou dans les bouquins et, je me mets à la place du serveur, ça ne doit pas arriver tous les jours, dans son resto, ce genre de truc. C'est vrai, je ne m'en suis pas vraiment rendu compte parce que *je* vivais la chose, parce que le mot, c'est à *moi* qu'il était adressé. Mais, j'imagine : considéré de l'extérieur, ça doit être assez troublant, non ? Alors moi, au serveur, je lui ai demandé, cette fois en anglais – tiens, d'ailleurs, tu as remarqué que les Italiens, quand tu leur demandes : « Do you speak english ? », ils te répondent tous très humblement : « Just a little bit » ? *Djeusté liteulbite*, avec l'accent, en faisant comme ça avec le pouce et l'index. Ils te répondent « Just a little bit » mais, en fait, ils le comprennent et le parlent vachement mieux que nous, l'anglais. Non ? T'as pas remarqué ? Donc oui, le serveur. Je lui demande en anglais, en essayant de ne surtout pas avoir l'accent français – parce que c'est quand même la honte, notre accent, quand on parle anglais, non ? –, je lui demande si la fille est toujours là, comment elle était, si elle était jolie ou pas, je lui demande de me la décrire, mais juste comme ça. Je le lui demandais pour rigoler, pour faire un peu le malin devant mon père, ma belle-mère et mon petit

frère, sans faire vraiment gaffe. Juste pour le fun et parce que ça me faisait du bien, de me changer les idées en parlant de choses légères comme ça.

Parce que j'étais mal à un point que tu ne peux pas imaginer, ce soir-là, je te jure. Alexandrine m'avait trompé plus d'un mois auparavant mais je n'arrivais pas à m'en remettre, c'était affreux. J'y pensais à chaque fois que je la regardais, j'essayais de ne plus y penser mais, rien à faire, ça avait fini par prendre des proportions énormes, c'en était devenu pathologique, j'en crevais à petit feu dans ma tête, je me sentais chaque jour vidé de mon sang, j'avais jour et nuit une boule à l'estomac, tu sais, la boule que t'as là et qui te lâche plus, le mal-être mental directement transformé en douleur physique objective, tu vois ce que je veux dire? Le genre de truc contre lequel on te prescrit des antidépresseurs, du Prozac, des trucs comme ça. Avant de vivre ça, je ne comprenais pas, le Prozac. Avant, comme je mettais un point d'honneur à ne jamais reconnaître que ça n'allait pas – je finissais d'ailleurs moi-même par me persuader que je n'avais jamais de problèmes, moi, tu sais, avant, c'était monsieur *pas de problèmes* –, à force de me buter dans l'idée que j'étais heureux, eh bien je ne comprenais ni le rôle, ni l'utilité, ni l'effet de toute cette chimie. Les gens qui me parlaient de dépression et de mal-être, ça me semblait complètement abstrait, je pensais que tous ces médocs, tous ces psys et tous ces discours, c'était pour les faibles. J'en

devenais dédaigneux, méprisant, carrément intolérant. Je ne comprenais pas qu'on puisse être malheureux sans réagir, je ne comprenais pas qu'on puisse faire la gueule, prendre dix ans d'un coup, qu'on puisse un beau jour cesser d'avoir envie de sourire pour la galerie. Je pensais que ceux qui allaient mal se résignaient à aller mal et que, au bout du compte, ils ne devaient pas s'y trouver si mal que ça, dans leur mal-être, tu vois le genre ?

Bon, moi, à aucun moment je n'ai vraiment pensé à me faire prescrire du Prozac parce que j'ai, au fond, je crois, un ego surdimensionné qui me fait toujours me maintenir la tête hors de l'eau et toujours retomber sur mes pattes, quoi qu'il arrive. Mais aujourd'hui, j'ai compris qu'il y a des douleurs mentales qui sont trop fortes, trop lourdes à supporter, et qui, à la longue, peuvent vraiment finir par te faire lâcher prise. Et que, contre ces douleurs, la médecine occidentale a exploité des molécules qui peuvent te rendre la vie moins insupportable. Et qu'on aurait tort de s'en priver si l'on en a vraiment besoin, si c'est trop dur, si on n'a pas la force de faire autrement, si ça peut nous rendre moins malheureux. Et qu'il n'y a aucune honte à cela. Non, ça, je ne crache plus du tout sur tous les gens qui se bourrent de médocs et qui ne cachent pas qu'ils vont mal, c'est trop facile. Ils font ce qu'ils peuvent, ça, je l'ai bien compris. Parce que je sais maintenant que, les pauvres, s'ils en sont là, c'est qu'ils doivent drôle-

ment morfler. J'ai bien compris qu'on peut souffrir sans pouvoir faire abstraction de sa propre souffrance. Je ne crache plus sur personne, d'ailleurs. Ça m'a rendu plus humain, toute cette histoire. En fait, j'ai attendu la trentaine pour comprendre que j'étais exactement comme tout le monde et qu'on était tous dans la même galère, que j'avais été un sacré abruti de me croire au-dessus de la mêlée. D'ailleurs, ma psy, c'est ce qu'elle m'a dit dès notre première séance, au mois de juin : « Maintenant, vous n'êtes plus au-dessus des autres, vous êtes *parmi* les autres », en insistant bien sur *parmi*. Les autres, avant, moi, je pensais que je n'avais rien à leur dire. Mais, les autres, j'ai été bien content de les trouver, quand j'ai eu besoin de parler. Parce que, tu sais, avant, je ne parlais pas. Monsieur *pas de problèmes*, je te dis. Et, aujourd'hui, je peux te dire que c'est parce que j'ai parlé des heures, à des oreilles attentives ou non d'ailleurs, peu importe, que je m'en suis tiré. Oui, je le dis haut et fort : Merci les autres, merci ! Vous m'avez sauvé la vie, et pardonnez-moi de vous avoir si longtemps pris de si haut, je vous jure que j'ai bien retenu la leçon et que je ne le referai plus ! J'ai même fini par ne plus avoir aucun scrupule, aucune honte à répondre à la question : « Ça va ? », par : « Non, ça va pas, ça va pas du tout, j'ai besoin de parler, là, t'as un moment ? » Et à ne pas hésiter, moi qui craignais plus que tout de casser mon image lisse auprès des autres en leur parlant trop de moi et de

mes éventuels problèmes, à ne plus hésiter à leur parler pendant des heures, comme tout le monde, à saouler sans vergogne les autres de mes paroles comme les autres m'ont saoulé des leurs quand ça n'allait pas pour eux, lorsque je leur faisais croire que, de mon côté, tout allait très bien et que j'étais pour leurs problèmes une oreille aussi attentive qu'ils le sont pour moi aujourd'hui lorsque j'ai les miens propres. Et à parfaitement leur cacher qu'ils me saoulaient parfois, au même titre sans doute que, parmi tous ceux à qui j'ai pu parler de mes problèmes ces derniers temps, toi compris, il y en a bien un ou deux à qui j'ai dû prendre la tête à haute dose, non? Je te saoule pas, là? T'es sûr? Mais je m'en tape, finalement, qu'on m'écoute ou pas. Maintenant, je parle. Et il se passe toujours quelque chose quand tu parles. J'ai d'ailleurs bien pigé que, ce que les autres attendent de toi, ce n'est pas que tu leur épargnes tes problèmes et que tu ailles bien, bien au contraire. Ce que les autres attendent de toi, c'est que tu finisses par tomber les masques et admettre que tu es exactement de la même essence qu'eux, que tu es dans la même merde qu'eux. C'est ça, le vrai partage, c'est ça, l'humanité. Tant que tu vas bien, tant que tu cherches à leur épargner tes problèmes, les autres, tu les fascines mais tu n'es pas des leurs, tu es trop haut, ton bonheur les tient trop à distance, les emmerde et les agresse. Et ils t'apprécient davantage encore, ils se montrent encore plus

attentifs et compatissants, lorsque tu tombes les masques après qu'eux-mêmes t'ont longtemps considéré au-dessus de la mêlée, attendant avec une impatience perverse le jour où, à ton tour, tu finirais bien par te casser aussi la gueule, comme tout le monde.

Bref, je te disais que j'ai attendu la trentaine pour souffrir. Ou plutôt, pour découvrir que je pouvais souffrir comme tout le monde et que ma soi-disant force mentale, mon soi-disant élégant détachement, ma soi-disant distance en toute circonstance, purement théorique, purement idéaliste, purement littéraire, que tout ça ne faisait pas le poids face à un vrai coup dans la gueule bien banal, franc et massif. La trentaine pour devenir un adulte, en fait. Tu sais, les vrais problèmes, je n'en avais jamais vraiment eu. Je ne suis pas un enfant traumatisé, il n'y a rien d'objectivement dramatique dans mon histoire. J'ai pas été abandonné, j'ai pas été violé, pas battu, mes parents se sont pas foutu sur la gueule devant moi, mon père a tué personne, il a pas été en prison, il buvait pas, ma mère a pas fait la pute pour me nourrir, j'ai pas été témoin d'horreurs, de meurtres, de génocides, de déportation ou de trucs de ce genre. Mon histoire, elle est parfaitement banale, bourgeoise : une petite sœur, papa-maman qui s'aiment et se respectent, qui nous aiment, et puis qui décident un jour que ça ne va plus et qui se séparent proprement, point. Un enfant chacun et

bonne chance, n'oublions pas que nous nous sommes aimés et que, par-dessus tout, c'est à l'équilibre des gamins qu'il faut veiller. Petit traumatisme banal du divorce et de la famille recomposée, petit blues d'enfant choyé, la vie continue, pas de quoi en faire un plat.

Mais bon, chacun voyant midi à sa porte, à l'échelle d'un individu, une expérience tout con comme celle que je viens de vivre avec Alexandrine, j'en rirai probablement un jour mais, pour le moment, je considère ça comme une révolution. Ou plutôt, ce type de révolution fait partie du parcours normal, banal, tout con, de chaque adulte. *C'est la vie*, comme on dit. Pas mal, en fait, cette expression, non? *C'est la vie*. En tout cas, il y aura un avant et un après cette histoire, ça c'est sûr. Tiens, d'ailleurs, tu trouves pas que j'ai un peu changé? Pas changé complètement, non, bien sûr, mais, je sais pas, quelque chose d'un peu plus triste qu'avant dans le fond de l'iris, ce genre de truc imperceptible mais qui fait que t'es plus vraiment le même, que t'as pris un peu de lest, d'expérience. Non? Tu vois pas? Je le sais bien qu'on est tous, tous, à notre façon, des enfants blessés. Tous. En théorie, ça remet d'ailleurs vachement à leur place tes petites douleurs. Ça en devient presque vexant, même, tant d'anonymat dans la souffrance. Mais bon, de fait, je te jure, avoir été trompé par Alexandrine, c'était horrible, un cauchemar : pendant tout le mois qui a suivi son retour de Kodong, je ne

dormais plus, je me forçais à bouffer, je me forçais à sortir de mon lit, à prendre ma douche, à choisir mes fringues, à me faire beau devant la glace, à faire tenir bon mon sourire pour continuer à faire croire à tout le monde que tout était O.K. En fait, non, je ne me forçais pas, ce n'est pas ça. En fait, je faisais tout ça machinalement, sans bien comprendre ce qui m'arrivait. J'étais en plein dans l'onde de choc, tu sais, quand l'immeuble tient encore debout quelques minutes après la secousse sismique et puis qu'il s'effondre. Ou comme la poule à qui on vient de couper la tête et qui continue à courir vingt ou trente secondes dans la cour avant d'accepter que ce n'est plus la peine de courir, qu'elle ne va nulle part. Je me croyais fort, tu sais, inoxydable, tout-terrain, inentamable, trop orgueilleux pour souffrir. Mais là, brusquement, plus d'orgueil, plus de distance, plus d'ironie. Juste un bon gros coup de vie dans la gueule. Et comme tous les gens trop orgueilleux et trop protégés par la vie face à leur premier coup dur, j'ai surréagi. J'étais devenu un automate, je faisais tout comme d'habitude mais j'avais décroché. J'étais juste écrasé, j'étais obsédé par l'image de ma femme en train de se faire sauter dans sa putain de chambre d'hôtel, à Kodong, par ce mec plus grand et plus mec que moi, black, plus balèze, plus wild, qui lui parlait anglais et qui, lui, l'avait fait jouir sans se poser de questions. C'était horrible, je te jure, j'essayais de donner le change face aux autres, je continuais à sourire comme

un fou pour faire croire que je n'étais dupe de rien ni de personne. Mais, derrière, j'étais en train de partir en lambeaux, j'avais l'impression que personne au monde n'était en train de perdre les pédales autant que moi.

C'est exactement dans cet état d'esprit que j'étais, en parlant avec le serveur de ce resto, à Romanze. J'avais une espèce d'euphorie du désespoir, tu vois ce que veux dire? Quoique, ce soir-là, pour être tout à fait honnête avec toi, le fait de me retrouver en Italie produisait sur moi un effet plutôt bénéfique. J'étais arrivé de Paris le matin même, j'étais là juste pour le week-end, je n'attendais aucun réconfort moral de ce voyage, je n'envisageais même pas que l'Italie puisse faire quelque chose pour moi, vu l'état dans lequel je me trouvais. Et c'est précisément parce que je n'attendais rien que tout pouvait arriver, parce que je n'envisageais même pas que quelque chose puisse arriver qui me sorte de mon très, très sale état. Mon père, que je n'avais pas vu depuis un an, m'avait suggéré de profiter de mon séjour en Europe pour faire un crochet d'un week-end à Romanze, où il venait juste d'emménager en famille. Il me l'avait proposé par e-mail deux ou trois mois auparavant, bien à l'avance, pour être sûr de ne pas me louper, parce que lui aussi sait ce que c'est, que de passer en coup de vent en Europe : les milliards de trucs à faire et de gens à voir en un temps record, et pas le temps pour la famille. Il savait que ça

n'allait pas fort dans mon couple et il m'avait écrit : quand vous serez à Paris avec Alexandrine, tout début septembre, pourquoi tu ne viendrais pas te changer les idées et passer le week-end à Romanze avec nous, ce sera au moment où on emménagera, j'ai trouvé une maison pas mal du tout sur les collines, on voit toute la ville.

Moi, au moment où il me le proposait dans son e-mail, j'étais dans mon bureau, à Tanambo, à l'autre bout de la planète, avec mille autres soucis dans la tête et moralement bouffé par la culpabilité. Tu sais, à ce moment-là, ce devait être en juin, on était déjà en pleine crise avec Alexandrine. C'est moi qui, après des années et des années d'une parfaite fidélité réciproque et deux enfants, avais tout foutu en l'air brusquement, à la mi-mai, en perdant la tête pour Gassy, une chanteuse de passage qui était allée jusqu'à consulter les sorciers de son village pour m'envoûter, et, de fait, peut-être bien que ses grigris ont marché parce que, avec le recul, je ne comprends vraiment pas ce que j'ai pu lui trouver, c'est aberrant, le coup de la chanteuse. Bref, une charmeuse pas claire pour deux ronds que je connaissais à peine et que, un matin que ma femme et les enfants étaient innocemment au zoo, à mille lieues de se douter de ce que je fabriquais à l'autre bout de la ville, j'étais allé embrasser et peloter en douce à son hôtel. Le pire, ce n'est pas tant le fait d'avoir roulé quelques pelles et caressé les seins et le sexe d'une autre fille. Tu connais déjà

l'histoire, on l'a racontée à tout le monde : c'est que, deux jours après, au moment où j'avouais à Alexandrine que j'avais flirté avec cette fille, je lui annonçai par la même occasion que je la quittais, mais pour me rétracter brusquement au bout de vingt minutes et la supplier de me pardonner. Je vais vite, là, je schématise trop, je te passe l'effondrement psychologique et physique d'Alexandrine dans la seconde même où je lui annonçais la nouvelle, le choc palpable, terrible, dans ses yeux et sur tout son visage tandis qu'elle s'apprêtait à mettre au four un quatre-quarts pour toute la famille. Je te passe mon envie instantanée de mourir de l'avoir mise dans cet état, la conscience brutale d'avoir rompu l'équilibre du monde, d'avoir brisé la confiance d'une façon irréversible, d'avoir commis un véritable sacrilège, je te passe la sensation d'apocalypse, de pénétrer dans les flammes de l'enfer, il n'y pas d'autre image pour exprimer ça, le cauchemar vivant, les cinq secondes déterminantes de mots prononcés que tu voudrais effacer, ces cinq secondes fatales qu'en vain tu voudrais réécrire pour que tout redevienne exactement comme avant, pour que tout cela ne soit qu'un mauvais rêve. Et à propos de rêve, justement, je te passe celui que j'avais fait une ou deux semaines auparavant. C'est inouï, les rêves. Dans ce rêve, Alex et moi on se hurle dessus, on se hurle dessus en même temps, face contre face, les yeux fermés par l'hystérie, on se hurle dessus en larmes dans l'incommunicabilité la plus absolue, on

s'en veut mortellement pour une raison qui n'est pas précisée dans le rêve, une raison grave, très grave en tout cas, une raison où c'est moi le coupable, on se hurle dessus dans une cacophonie indescriptible comme si c'était la fin du monde, et pourtant on se serre dans les bras l'un de l'autre de toutes nos forces, comme deux orphelins sous les bombardements, dans l'attente terrorisée de la mort, parce qu'on sait tous les deux qu'il n'y aura pas d'autre issue possible. Ce rêve, je m'en souviens parfaitement, je n'invente rien, je te jure, ce rêve, il m'avait fait me dresser d'angoisse dans le lit conjugal, en pleine nuit, tellement la violence exprimée y était tangible et réaliste. Au matin, j'en avais encore des frissons, je te jure. Je te passe tout ça mais, dans le déroulement des faits eux-mêmes, c'est bien cette version que tu as entendue, on est d'accord? Dis-moi tout de suite si j'omets quelque chose, un détail supplémentaire, un truc qu'on t'aurait raconté à ce propos, qui te semble significatif et dont tu croirais que je te le cache volontairement pour mieux te servir ma version à moi. N'hésite pas, je ne voudrais surtout pas t'influencer.

Les raisons de mon écart avec la chanteuse, en tout cas, je ne vais pas te les expliquer. D'abord, c'est assez intime, ça prendrait des heures et, surtout, je ne veux pas te faire prendre mon parti, je sais que tu aimes bien Alex, je sais que vous vous entendez bien et qu'elle te raconte sa version des choses de son côté, c'est trop délicat. La seule chose que je peux te dire,

N° d'éditeur : 1926 – N° d'imprimeur : 06XXXX
Dépôt légal : janvier 2006

Imprimé en France



Nicolas Fargues
J'étais derrière toi

Cette édition électronique du livre
J'étais derrière toi de NICOLAS FARGUES
a été réalisée le 9 février 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2005
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846821315)
Code Sodis : N44359 - ISBN : 9782818004180
Numéro d'édition : 145071